

Heidegger, « Schöpferische Landschaft: Warum bleiben wir in der Provinz? »

(TRADUCTION PERSONNELLE)

Paysage créatif : Pourquoi restons-nous dans la province ?

Dans la pente raide d'une vaste vallée haute du sud de la Forêt-Noire, à une altitude de 1150 mètres, se trouve une petite cabane de ski. Sur le plan, elle mesure 6 x 7 mètres. Le toit bas couvre cinq pièces : la cuisine, la chambre à coucher et une petite cellule d'étude. Dans la vallée étroite, les fermes sont dispersées et, sur la pente opposée tout aussi abrupte, les toits larges des fermes s'étalent. En montant la pente, les prés et les pâturages s'étendent jusqu'à la forêt, avec ses vieux sapins sombres qui se dressent. Au-dessus de tout cela, un ciel d'été clair, dans lequel deux buses tournent en cercles larges, montant dans l'espace éclatant.

C'est mon monde de travail — vu à travers les yeux contemplatifs du visiteur et de l'estivant. Mais moi-même, je ne contemple jamais vraiment le paysage. Je fais l'expérience de son changement horaire et quotidien, nocturne et diurne, dans la grande montée et descente des saisons. La lourdeur des montagnes et la dureté de leur roche primordiale, la croissance mesurée des sapins, la splendeur éclatante et simple des prés fleuris, le bruit du ruisseau de montagne dans la vaste nuit d'automne, la simplicité austère des espaces profondément enneigés, tout cela se glisse, se pousse et se balance dans l'existence quotidienne là-haut.

Et ce n'est pas dans des moments intentionnels de contemplation ou d'empathie artificielle, mais seulement lorsque mon existence se trouve dans le travail. Le travail ouvre l'espace pour cette réalité montagnarde. Le déroulement du travail reste immergé dans le processus du paysage.

Quand, en pleine nuit d'hiver, une tempête de neige sauvage s'abat contre la cabane, couvrant tout d'un manteau de neige, alors vient le grand moment de la philosophie. Ses questions doivent alors être simples et essentielles. L'élaboration de chaque pensée ne peut être que dure et nette. L'effort de formuler par le langage est semblable à la résistance des sapins qui se dressent contre la tempête.

Et le travail philosophique ne se déroule pas comme une occupation marginale d'un solitaire. Il appartient en plein cœur du travail des paysans. Lorsque le jeune fermier traîne lentement son traîneau à cornes en haut de la pente, et qu'il le charge de bûches de hêtre pour descendre prudemment vers sa ferme, lorsque le berger mène son troupeau d'un pas calme et pensif en montant la colline, lorsque le fermier, dans sa cuisine, prépare soigneusement les bardeaux pour son toit, alors mon travail est de la même nature. C'est là que réside mon appartenance immédiate aux paysans. Le citadin pense qu'il « descend parmi les gens » dès qu'il se laisse aller à une longue conversation avec un paysan. Mais quand, pendant la pause du travail, je m'assois le soir avec les paysans sur le banc du poêle ou autour de la table dans l'angle de la cheminée, nous parlons rarement. Nous fumons silencieusement nos pipes. De temps en temps, un mot : le travail du bois dans la forêt est maintenant terminé, un martre a pénétré dans le poulailler la nuit dernière, demain une vache va probablement vêler, le fermier Oehmi a eu une attaque, ou bien la météo va bientôt changer. L'appartenance intime de mon propre travail à la Forêt-Noire et à ses habitants vient d'une solidité ancrée dans des siècles de vie régionale et de sagesse paysanne.

Le citadin, à travers un « séjour à la campagne », est au mieux « stimulé ». Mais tout mon travail est porté et dirigé par le monde de ces montagnes et de leurs habitants. Parfois, mon travail là-haut est interrompu pendant un certain temps par des réunions, des voyages de conférences, des entretiens et mes activités d'enseignement en bas, mais dès que je monte à nouveau, dans les premières heures passées à la cabane, toute l'ancienne question revient, précisément sous la forme où je l'ai laissée. Je suis immédiatement immergé dans la résonance propre du travail et je n'ai pas de pouvoir sur sa loi cachée. Les citadins s'étonnent souvent de la longue solitude monotone parmi les paysans entre les montagnes. Mais ce n'est pas de la solitude, mais de l'isolement. Dans les grandes villes, l'homme peut être aussi seul qu'il ne le serait ailleurs, mais là il ne peut jamais être isolé. Car l'isolement a la capacité propre de ne pas séparer l'homme, mais de projeter toute l'existence dans la grande proximité de l'essence de toutes choses. On peut devenir « célèbre » très facilement à l'extérieur, à travers les journaux et les magazines. C'est encore le moyen le plus sûr par lequel la volonté propre de la mésinterprétation se perd et disparaît rapidement dans l'oubli.

Au contraire, le souvenir paysan est d'une fidélité simple, sûre et inaltérable. Il y a quelque temps, une vieille fermière est montée là-haut pour mourir. Elle aimait souvent discuter avec moi, et elle sortait de vieux contes de village. Dans son langage fort et imagé, elle gardait encore de nombreux mots anciens et des proverbes que la jeunesse du village d'aujourd'hui ne comprend plus, et qui sont ainsi perdus pour le langage vivant. L'année dernière encore, cette fermière — lorsque je vivais seul pendant des semaines dans la cabane — venait fréquemment, à 83 ans, me voir, montant le versant raide. Elle voulait vérifier si j'étais toujours là, ou si « quelqu'un » m'avait soudainement enlevé. La nuit de sa mort, elle passa du temps à discuter avec ses proches. Même une heure et demie avant la fin, elle leur donna un salut à l' « Homme Professeur ».

Un tel souvenir est incomparable à la plus habile « reportage » d'un grand journal sur ma soi-disant philosophie.

Le monde urbain risque de succomber à une dangereuse illusion. Une grande agitation bruyante et une intrusion de mauvaise qualité semblent parfois se préoccuper de l'existence du paysan et de sa vie. Mais précisément cela nie ce qui est maintenant seul nécessaire : prendre du recul par rapport à la vie paysanne et la laisser se soumettre de plus en plus à ses propres lois. Loin de nous l'intention d'extirper la vie paysanne dans un discours trompeur des littérateurs sur le peuple et les racines. Le paysan n'a pas besoin de cette douceur citadine. Ce qu'il a besoin, c'est de la délicatesse envers son propre être et son indépendance. Mais beaucoup de citadins, pas seulement les skieurs, se comportent aujourd'hui souvent dans le village ou à la ferme comme s'ils « s'amusaient » dans leurs palaces de plaisirs urbains. Cette agitation détruit en une soirée plus de ce que des décennies d'enseignement scientifique sur le peuple et le folklore n'ont pu encourager.

Laissons de côté toute approche condescendante et toute fausse nostalgie du peuple, apprenons à prendre au sérieux cette existence simple et dure là-haut. Alors, elle nous parlera de nouveau.

Récemment, j'ai reçu une deuxième invitation de l'Université de Berlin. Dans ce genre de situation, je me retire de la ville pour me rendre à la cabane. J'écoute ce que disent les

montagnes, les forêts et les fermes. Je retrouve alors mon vieil ami, un fermier de 75 ans. Il a lu dans le journal l'invitation à Berlin. Que va-t-il dire ? Il me regarde lentement avec le regard clair de ses yeux, garde la bouche fermée, pose sa main fidèle et réfléchie sur mon épaule et secoue à peine la tête. Cela veut dire : un refus implacable !